

5ème récit de voyage en septembre 2011: Du positif en Afghanistan

Complété de quelques anecdotes de celle qui sera présentée dans quelques lignes.

Une année sur deux, il semble que cela devienne le rythme de mes voyages. Ce dernier fut organisé de façon quasi identique à celui de l'été 2009 (voir le 4ème récit).

Une grande nouvelle : Cette fois-ci je suis accompagnée.

Je ne suis pas trop âgée mais pas toute jeune non plus et surtout consciente que les forces peuvent vous lâcher sans prévenir. La prise en charge d'un tel projet est extrêmement diversifiée et demande un investissement terrible en temps. En ce qui concerne certaines activités, je peux compter sur l'aide de nombreux amis (merci à toutes et tous), cependant si je venais à me retirer, ce projet ne pourrait pas survivre. Depuis le début de l'année 2011, je réfléchissais à contacter une personne capable de prendre la relève. Au printemps j'en parlais à Sarah, une jeune Allemande. Je lui demandais si elle pouvait concevoir, au cours des années à venir, que je l'informe régulièrement de tout ce qui a trait au projet ; nous pourrions nous en entretenir par téléphone une fois par mois (elle étudie à Brême) pour qu'elle soit au courant dans les détails de tout ce qui tourne autour de ce projet, qu'elle en réalise et l'attrait et les difficultés de gestion. La réponse de Sarah après 3 jours de réflexion: « Je dois voir comment cela se passe sur place, je voudrais tout d'abord faire la connaissance des brodeuses, j'ai du temps en septembre, est-ce que je peux t'accompagner ? » A 24 ans, on sait prendre des décisions rapidement !

Effectivement ! Et je suis très reconnaissante à Pascale d'avoir répondu par l'affirmatif. Cela m'a permis de vivre un voyage, qui m'a énormément impressionnée, comme aucun autre dans ma vie jusqu'alors. Oui, la magie de l'Orient ...

Au Check-In à Francfort, la dame au comptoir d'enregistrement était visiblement totalement choquée que nous ayons choisi la destination de Kaboul. Pour elle, d'origine iranienne, il s'agissait d'inconscience pure. Nous ne nous laissâmes pas impressionner, nous ne changeâmes pas de destination et prîmes nos cartes de bord et tous ses meilleurs souhaits de bon voyage. Alors que nous rentrions dans l'avion, on nous dirigea de suite dans le premier rang de la Business-Class ! La dame avait dû penser : quand les deux volent pour l'Afghanistan, qu'elles jouissent encore un peu d'espace et se dégourdissent les jambes ...

Alors que nous nous apprêtons à nous asseoir, l'hôtesse arrive et nous demande de changer de place. Elle nous explique qu'un passager aveugle va monter à bord. Effectivement, un homme portant des lunettes de soleil et accompagné arrive à bord. Je comprends alors toute la portée des mots de l'hôtesse et nous décollons en première classe en direction de l'Hindukusch.*

**en allemand le mot « aveugle » signifie aussi « clandestin ».*

Le voyage commence seulement le 3 septembre, pour trois semaines, la même durée que celle des voyages précédents. J'aurais bien voulu partir pendant les vacances scolaires, parce que j'ai un jeune scolarisé. Mais le Ramadan commençant le premier Août (pour un mois), il n'était pas concevable de pouvoir travailler pendant cette période-là.

L'organisation se déroule comme celle du voyage précédent en 2009. Nous prenons un vol pour Herat (le vol du retour pour le 11. septembre), nous sommes superbement accueillies par Rateb et rendons visite aux brodeuses à Sharak à plusieurs reprises. Bien qu'elles soient toujours aussi réservées, nous pouvons toutefois avoir un contact beaucoup plus détendu que la fois précédente. De notre côté, nous avons une nouveauté à proposer.

Shaima Breshna est une Afghane active avec des projets concrets pour son pays. Elle a initié et gère le projet « Azezana » dans la banlieue de Kaboul ; dans ses ateliers, elle fait teindre avec des plantes des fils de soie pour en faire tisser sur un métier traditionnel, de très belles écharpes. Vous en apprendrez plus en consultant son site (entre autre en français): www.azezana.net. Au printemps, j'avais pu lui confier un kilo d'écheveaux de soie brute, de la qualité de celle qui se laisse broder. Cette soie nous est offerte par la société productrice de fils Madeira de Fribourg, qui nous offre également les fils de soie (dans ce projet de Sharak, les femmes brodent exclusivement des fils de soie) et tous les fils en coton dont nous avons besoin pour le projet de Laghmani. Nous rencontrons Shaima à Kaboul qui nous remet les écheveaux teints. La palette de huit couleurs est superbe et nous sommes très heureuses du résultat. Heureuses aussi, car dès lors, ce sont deux projets qui coopèrent, ce qui est encore fort rare.

Nous remettons donc ces nouveaux fils aux brodeuses, avec la recommandation de ne jamais mélanger les fils teints industriellement avec ceux des teintures naturelles. Nous passons aussi commande de rectangles deux fois plus petits que ceux qu'elles brodent jusqu'à maintenant, donc de 4 x 3 cm. De plus nous commandons des losanges avec 3 angles différents. Ces commandes sont à réaliser avec les deux qualités de fils.

Nous prenons une journée pour aller rendre visite aux nomades de Shotordaran.

Non seulement de nombreux enfants nous accueillent mais aussi quelques moutons. Même des moutons rouges, qui me plaisent tout particulièrement : avec la fourrure teinte au henné pour les marquer.

Au sol, devant une des habitations les plus rustiques, il y a un monceau de feutre qui traîne, presque méconnaissable. Je m'y intéresse, le ramasse, le tourne avec intérêt de tous côtés tentant de comprendre de quoi il s'agit. Un des hommes arrive et le jette sur ses épaules : il s'agit d'un Shapan Namadi fort usagé et raccommode en plusieurs endroits : un manteau qui a certainement vécu beaucoup et qui pourrait raconter des histoires. J'en tombe de suite amoureuse, ce qui ne passe pas inaperçu et on me l'offre aussitôt. J'ai à partir de ce moment un petit troupeau imaginaire de moutons tout près de moi, quand je le veux : il me suffit de mettre le nez dans le sac où je l'ai rangé.

Nous décidons ensemble, Sarah et moi de lancer un petit projet : nous commandons 10 de ces Shapan Namadi dans différentes tailles. Les femmes nomades fabriquent ces manteaux encore actuellement pour leurs propres besoins; il s'agit d'un travail extrêmement laborieux. Cela va demander un peu de temps jusqu'à ce que l'on les reçoive, car il n'est pas question de tondre les jeunes bêtes avant l'hiver. Il faudra aussi compter le temps pour les faire expédier. Je vous informerai de leur livraison. Nous espérons d'une part proposer une source de revenus aux femmes nomades, mais aussi d'autre part avoir l'occasion de raconter en Europe, comment vivent les Nomades et enfin de donner sa chance à une technique en voie de disparition.

Je remarque au coin de champs minuscules un tas de foin en de nombreux endroits le long de la piste nous menant chez les Nomades. Je n'avais pas remarqué cela la fois précédente et j'en parle à l'Ancien de la communauté. Il me répond: « Oui, nous sommes devenus modernes, nous faisons du fourrage pour les animaux ». Il faut savoir que traditionnellement, les Nomades ne font ni foin, ni réserves de nourriture pour les animaux l'hiver. Ils acceptent que les bêtes les plus faibles meurent en hiver (voire même pratiquement tout le troupeau en cas d'hiver trop rigoureux, ce qui n'est pas rare).

Avant de se quitter, je demande à l'Ancien du village, qui est aussi le professeur des classes de primaire, quel avenir il imagine pour ses enfants? Il répond sans aucune hésitation : « Aucun. Emmène-les en Allemagne ».

A LAGHMANI

Je retrouvais avec plaisir les quatre villages Laghmani. Pour Sarah tout était nouveau.

Une brodeuse, Sherifa, était morte juste avant le Ramadan; de nombreuses femmes avaient déménagé de maison tout en restant dans le même village. Lorsqu'une famille n'a pas de maison à soi, elle habite chez la famille: on se serre et libère une pièce. Cela fonctionne un certain temps, ensuite la famille va s'installer chez d'autres membres de la famille : un témoignage de pauvreté extrême et de solidarité véritablement vécue.

Il y avait de nombreuses maisons soit en phase de rénovation soit en construction; je n'avais pas remarqué cela de façon si importante les années précédentes. J'interprète cela comme le signe que 10 ans après la fin de la guerre, les gens ont assez d'argent pour entreprendre les travaux et ont la certitude que la guerre est définitivement finie. Une brodeuse me raconte qu'elle a formé avec l'aide de ses enfants, les briques à mettre à sécher au soleil, avec lesquelles on monte les murs. Dans le cas des constructions neuves, les sols de béton prennent la place des sols en terre battue, ce qui n'est probablement pas un mal : le niveau de la nappe phréatique est très haut, les gens vivant et dormant directement sur le sol, ont des rhumatismes très tôt.

Il y avait des vaches et des veaux partout, je n'en avais jamais vu autant. La plupart du temps, ils sont achetés et soignés pendant quelques mois, pour les revendre un tout petit peu plus cher juste avant l'hiver (car pratiquement personne ne fait de foin). Lors de ma première visite en 2005 une vache était rare. Une partie du lait est pour le veau, le reste est transformé de suite en yoghourt.

Je réalise que de nombreuses femmes, lorsqu'elles sont dans l'enceinte de leur cour, portent des habits qui maintenant montrent les courbes de leur corps. Alors que je faisais leur connaissance en 2005, je constatais tout le contraire : leur tunique équivalait à un sac qui ne laissait rien apercevoir de leur corps. Cela ne signifie pas qu'elle ne porte plus la tshadri (le voile intégral)! Nous avons appris lors d'interviews que nous avons faits avec 5 femmes, que le port de la tshadri est une tradition ancienne qui n'a rien à voir avec la présence des Taliban. Dans ces villages, de mémoire, les femmes ont toujours porté une tshadri.

Contrairement aux habitudes allemandes, où l'invité apporte un cadeau, ce sont les Afghans qui offrent des cadeaux aux invités. C'est ainsi que nous avons reçu des présents, principalement les mûres séchées de l'arbre du mûrier. Dans une famille, on nous offre de chic sandales. Pascale enfila les siennes illico et se mit à défiler avec des déhanchements galants, ce qui fait rire toute l'assemblée des femmes.

J'étais très touchée d'apprendre que les premières filles (dont 3 brodeuses) allaient passer leur diplôme de fin de cycle scolaire (la graduation) en novembre. Elles font partie de la première vague de filles qui ont fait toute leur scolarité depuis le départ des Taliban. Fatma, l'une d'entre elles, est décidée à faire des études pour devenir professeure. Si sa note de graduation le lui permet, elle pourra passer l'examen d'admission aux études à Tsharikar, à 10–12km de là. Si elle est retenue à l'examen, elle pourra commencer les études le 22 mars 2012. Elle fait partie des pionnières dans le village, alors que certains pères n'envoient toujours pas leurs filles à l'école.

Nous, les trois responsables du projet d'alphabétisation à Fribourg, avons pris la décision avant mon voyage de stopper les cours d'alphabétisation. Ils avaient fonctionné de façon satisfaisante pendant trois années donc au-delà de ce que prévoyait le programme de 22 mois. De nombreuses filles avaient entre-temps soit été fiancées ou mariées soit faisaient tellement de travaux ménagers qu'elles ne trouvaient plus la disponibilité et l'énergie pour se rendre au cours journalier de 2 H. Le nombre d'élèves avait baissé terriblement, la dynamique ne fonctionnait plus. Pour arrêter « en beauté » on décida en commun accord de monter une bibliothèque conséquente dans chacun des villages.

Malheureusement, de nombreuses femmes n'avaient pas fini de broder le nombre de broderies auxquelles elles ont droit. Je rappelle : c'est moi qui ai déterminé le nombre de carrés que chaque brodeuse peut livrer par trimestre, nombre qui varie entre 10 et 100. Ce chiffre est fixé d'après l'âge de la brodeuse, la qualité de sa broderie et la demande du marché européen. Elle ne peut décider par elle-même d'en broder plus. Cet été nous étions confrontées à un double problème : dès la fin du printemps, les femmes sont très occupées dans les jardins, occupées au désherbage, aux récoltes, au nettoyage et à la conservation des herbes, fruits et légumes, ce qui ne leur laisse ni le temps ni l'énergie pour broder. De plus, cet été avec le Ramadan au mois d'Août, les femmes avaient encore moins de temps et d'énergie pour broder. Celle qui une fois livre moins de broderies, peut en livrer plus – compléter – la fois suivante ; il n'est pas possible de cumuler sur plusieurs trimestres : les brodeuses n'auraient de cesse de se presser pour finaliser le grand nombre de carrés accumulés qui ne présenteraient plus la qualité attendue.

Cette année, ce sont les séances d'exams qui sont très différentes des autres fois. En fait, il s'agit d'un concours car il y a un nombre maximum de femmes qui peuvent être retenues. On organise 3 séances car 2 villages sont regroupés. Deux jours auparavant on a distribué le matériel : un morceau de tissu et des fils à broder. On se retrouve donc deux jours plus tard et chacune apporte un demi-carré brodé chez elle. J'expertise cette moitié et estime si la brodeuse peut prétendre prendre part au concours, qui consistera à finir l'autre moitié du carré. De nombreuses femmes me montrent une broderie d'une qualité exécrable, puis elles avouent avoir fait leurs premières tentatives de broderie il y a deux jours. Certaines en rient mais d'autres sont déçues voire fâchées que je ne les accepte pas. Elles ont effectivement pensé qu'avec une telle broderie elles pouvaient avoir une chance d'être retenues !

Parmi les candidates, il y a de nombreuses jeunes filles entre 16 et 20 ans et dans deux villages un trio de sœurs. Leur mère les a accompagnées, les conseille et les encourage. Les jeunes filles sont tellement sous pression qu'elles tremblent. On doit les calmer à plusieurs reprises en leur disant qu'elles ont assez de temps et qu'elles doivent respirer profondément. Puis on renvoie la mère pour que ses filles puissent enfin broder tranquillement, mais elle se glisse à nouveau discrètement derrière sa progéniture. Même schéma dans les deux villages ! Effectivement, cette génération de jeunes filles forme un gros potentiel de bonnes brodeuses. Mais la réalité est qu'elles seront bientôt mariées, auront des enfants et leur donneront toute leur énergie : l'expérience nous a démontré que la broderie perd alors en qualité.

Le travail avec Sarah se passa – à mon avis – sans problème, je n'ai pas regretté une seconde qu'elle m'ait accompagnée. Depuis des années j'organise le travail sur place comme je l'estime satisfaisant pour tous les acteurs. Eventuellement j'associe Khaled et Lailuma aux décisions, mais en fin de compte, c'est moi qui manœuvre le bateau. Cette fois-ci c'était clair : avec Sarah comme partenaire, nous prendrions les décisions ensemble. Sarah était très présente et active, en étant toutefois souvent en position d'observation. Elle a eu de très bonnes idées ou des solutions spontanées et ne fut jamais d'un avis contraire au mien (comme c'est pratique!). J'ai trouvé notre duo idéal : mon expérience des années précédentes et mon âge, combinés à son ouverture vis-à-vis de cette population afghane des campagnes et le regard léger de ses jeunes années.

On me demande souvent: « Ce n'est pas trop dangereux? » Même des fois on m'affirme : « Mais c'est trop dangereux ! » Chaque voyage a eu sa petite spécialité. Lors des premiers voyages, c'était l'actualité qui décidait, si je pouvais obtenir un visa ou pas ; lorsqu'un Occidental avait été kidnappé, cela devenait plus difficile de l'obtenir. L'année suivante la grande assemblée Lorga Jirga se réunissait et l'été 2009 je fixais mon vol de retour la veille des élections présidentielles. Ce genre d'événements occasionne une situation tendue et nerveuse avec des attentats plus nombreux. Et cette année ? La situation ne s'annonçait pas optimale, parce qu'à la fin du printemps, le gouverneur de la province de Parwan, à Tsharika, à 15 km de Laghmani, avait fait l'objet d'une tentative d'attentat. Puis il y eut deux touristes allemands qui disparurent (leurs cadavres furent retrouvés début septembre, probablement assassinés par des brigands de grands

chemins). Et pourtant que ce soit pour Sarah ou pour moi, l'obtention du visa ne posa aucun problème : en quelques heures ou quelques jours, ce fut fait ! Pendant notre séjour, il y eu plusieurs jours de combats entre Taliban et militaires américains directement dans Kaboul : dans ce cas-là, soit on reste chez soi, soit on prend une autre direction, en tous cas on ne circule pas dans le quartier en question (qui de toutes façons est barricadé). Cette année en septembre, il y avait un double anniversaire : 10 ans après l'assassinat d'Ahmad Shah Massoud, le 9 et deux jours plus tard le 11 septembre. Ce furent des jours de commémoration très calmes.

J'estime qu'il n'est pas encore possible de faire du tourisme en toute tranquillité dans ce pays ; en tous cas, je conseille vivement d'être accompagné d'un Afghane local. Je ne conseille pas à une femme de voyager seule. Peut être grâce à mon attitude –, j'ai appris à me comporter de façon très discrète – je n'ai jamais rencontré de situation délicate, voire dangereuse.

Pour ce qui concerne le développement général, j'ai ramené des impressions très positives de ce voyage ; aussi bien dans les villages (comme raconté plus haut) que de Kaboul. A Kaboul, les rues sont de plus en plus praticables, les policiers permettent parfois d'améliorer le trafic, voire de le contrôler. J'ai été impressionnée par les allées de petits pins plantés dans les terre-pleins entre les avenues : Ils ont environ 1m50 et ils sont bien verts (bien sûr extrêmement poussiéreux). Mais cela signifie : ils sont arrosés régulièrement et personne ne les a arrachés pour en faire du petit bois. C'est un miracle !

Et justement, comme je ne crois pas aux miracles, il s'agit d'un signe concret du développement positif à Kaboul et en Afghanistan.